

LA DÉMOGRAPHIE HISTORIQUE DU COMITAT UGOCSA

Description du comitat. Dans le système de l'Etat hongrois les comitats sont des organes particuliers, autonomes et administratifs. Sur le territoire de la Hongrie historique., avant la démarcation des nouvelles frontières par le traité de Trianon, il y avait 63 comitats dont les origines remontent, la plupart du temps, à l'époque de Saint-Etienne (997–1038), fondateur de l'organisation politique du pays. Le comitat Ugocsa appartient pourtant à la catégorie de ceux qui, situés dans la région frontière du nord-est, ne furent peuplés et politiquement organisés qu'à une date ultérieure. En ce qui concerne le comitat Ugocsa, les premières traces d'une organisation départementale ne remontent qu'à la, seconde moitié du XIIe siècle. Ce comitat, avec sa superficie de 1213 km, est un des plus petits de la Hongrie historique. En 1910, date du dernier recensement hongrois, il avait 91755 habitants. Situé au pied des Karpathes dits „Boisés” (Erdős Kárpátok, Waldkarpathen), dans la région du cours supérieur de la Tisza, il est traversé de l'est à l'ouest par cette rivière qui atteint la grande plaine hongroise (Alföld) sur le territoire du comitat. A l'ouest c'est la plaine, mais à l'est, au nord et au sud de la Tisza s'élèvent des montagnes dont la hauteur dépasse souvent 800 mètres. Ces montagnes étaient couvertes jusqu'aux derniers temps par d'immenses forêts de hêtre et aussi de chêne, tandisqu'à l'ouest, sur les deux rives de la Tisza il y avait des marais dont l'étendue fut sensiblement réduite par suite de la régularisation des eaux. Depuis la conquête arpadienne, c'est-à-dire depuis plus de mille ans ce comitat faisait partie de la Hongrie historique. Le traité de Trianon l'arracha quand même à la patrie ne lui réservant qu'un coin de terre inhabité de 0.1 km et rattachant la partie du nord à la Tchécoslovaquie, et celle du Sud, la plus petite, à la Roumanie. Vers la fin du régime hongrois le comitat comptait 70 communes.

But de l'ouvrage. L'auteur se propose d'examiner les conditions ethniques de la population de ce comitat à travers l'histoire. Il remonte d'abord aux origines du système de colonisation qui n'est guère antérieur à l'arrivée des Hongrois, et

ensuite il passe en revue toutes les étapes de l'évolution jusqu' à la réglementation des censives sous Marie-Thérèse, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il a cru nécessaire de s'y arrêter parce qu'à cette date les documents relatifs à la réforme des censives permettaient d'avoir un tableau synoptique et systématique de toutes les communes du comitat. Cette date était d'autant plus favorable parce qu'à ce temps-là, vers 1760–70, les grandes poussées de la migration des nationalités, établies dans les régions particulièrement ravagées de ce pays qui venait d'être délivré du joug ottoman, commençaient déjà à occuper leur place définitive en Ugocsa et ailleurs, d'où résulta la cristallisation progressive des nouvelles frontières linguistiques. Outre les Hongrois qui furent les premiers à s'établir dans ce comitat, on y trouve plus tard un nombre considérable de Ruthènes et de Roumains et même quelques débris d'Allemands. Nous examinerons tout d'abord la date et les conditions de leur installation ainsi que leurs proportions numériques, sujettes à d'importantes variations au cours de l'histoire. Comme les conditions ethniques devaient subir sans cesse l'influence de toutes sortes d'autres facteurs, nous avons jugé nécessaire de tenir compte dans notre exposé aussi des données relatives à l'histoire des propriétés et à l'histoire sociale, politique et économique du comitat. Pour l'importance et les connexions multiples de ces divers facteurs le comitat Ugocsa fournit quantité d'excellents exemples étant donné qu'il est situé à la frontière linguistique du hongrois, du ruthène et du roumain et qu'il réunit sur son territoire des cas extrêmes aussi bien au point de vue de la topographie des colonisations que par rapport à l'histoire des diverses couches sociales.

Pour satisfaire à tous les besoins d'une synthèse aussi vaste et fondée sur des investigations aussi étendues, l'ouvrage est divisé en deux parties dont la première est consacrée aux résultats et aux conclusions de nos recherches tandis que la seconde contient les données elles-mêmes, c'est-à-dire la matière de la documentation. Comme la première est un essai de synthèse appuyé sur les données de la seconde, il paraît peut-être superflu de publier aussi ce recueil de matériaux. Nous avons quand même préféré procéder de la sorte puisqu'il s'agit d'un ouvrage relatif à l'histoire des nationalités, qui, en défaut d'une documentation facilement contrôlable, pourrait être, comme d'autres travaux de ce genre, accusé de parti-pris et de manque d'objectivité. En soumettant aux lecteurs tous les matériaux sur lesquels s'appuient nos résultats, nous donnons occasion au contrôle et en même temps nous restreignons l'ensemble des problèmes au domaine purement théorique des questions de méthode. Par ce procédé nous espérons faciliter et compléter la-

tâche de la critique objective et scientifique. Eu outre, nous sommes d'avis que les données de la seconde partie, qu'il était impossible d'insérer toutes dans la première, étant donné le caractère synthétique de celle-ci, rendront encore certainement de bons services aux diverses branches de l'historiographie.

Méthode. Conformément au but que nous nous sommes assigné, notre tâche consiste à établir, quelles populations ont habité ce territoire depuis le commencement de la colonisation.

Il faut savoir qu'à l'époque dont il est question dans cet ouvrage, on ne faisait guère en Hongrie de relevés statistiques ni d'autres énumérations indiquant, à un moment donné, par personne les habitants ou les chefs de famille et de ménage, etc. Toutefois on rencontre de nombreuses conscriptions et d'autres documents qui contiennent des données précieuses sur les membres de tel ou tel groupe ethnique d'une commune, indiquant, dans la plupart des cas, même le nom de chaque individu. Ces conscriptions d'utilité pratique et parfois aussi d'autres sources de ce genre peuvent être considérées comme exhaustives par rapport aux collectivités sociales qu'elles embrassent. Pour le comitat Ugocsa, nous avons avant tout les listes dressées de 1567 à 1574 pour la levée de l'impôt, qui donnent les noms des propriétaires et des serfs, ceux-ci étant la majorité de la population. De 1565 à 1716 on peut utiliser avec profit aussi les listes faites presque annuellement pour la levée de la dîme et se rapportant à la paysannerie de la plaine. Ensuite on a les listes des contribuables de 1715 et de 1720, ainsi que les statistiques concernant les serfs, faites en 1774–75 en relation avec les dispositions de Marie-Thérèse concernant les censives. En outre, du XVI^e au XVIII^e siècle il y a encore nombre d'autres listes se référant aux gentilshommes avec ou sans domaine et aux serfs, tandis que pour l'époque antérieure nous n'avons à notre disposition que des données plus ou moins éparses. Ces listes et ces données éparses, par le titre même du document où elles se rencontrent, montrent nettement leur destination, et indiquent aussi la couche sociale d'une commune à laquelle elles se rapportent. Au point de vue numérique nous les avons utilisées telles quelles évitant toute tentative de déterminer par leur multiplication le nombre total des habitants d'une commune et de fonder nos constatations et nos comparaisons sur ces chiffres de probabilité. Ces calculs ne nous rapprochent guère de notre but et étant incontrôlables, ils peuvent donner lieu à toutes sortes d'erreurs. Dans un ouvrage relatif aux conditions ethniques de la population, nous avons d'autant moins besoin de ces chiffres hypothétiques parce que derrière les noms et les chiffres donnés par les conscriptions, il y avait toujours des communautés plus petites (famille, mai-

sonnée) qui, au point de vue de l'appartenance ethnique et de la nationalité, formaient certainement des unités.

Les conclusions relatives à la répartition des nationalités et des couches sociales s'appuient avant tout sur l'analyse des noms de personnes et des noms de lieux attestés dans les documents indiqués ci-dessus. A cet égard nous n'avons fait que suivre le seul chemin praticable des recherches concernant l'histoire des nationalités.

Par le classement des noms de personnes selon les langues d'origine, nous avons tâché d'établir la provenance de leur forme linguistique. Comme ce classement devait aboutir à des conclusions sur la langue et aussi sur la nationalité de telle ou telle communauté sociale, il a paru nécessaire de ranger parmi les incertains non seulement les noms d'origine inconnue, mais aussi tous ceux dont la forme, et la signification renferment une contradiction évidente ou à tout le moins la possibilité d'une contradiction. Ces noms de personnes de caractère incertain se laissent partager en plusieurs groupes bien distincts:

1. Il y a d'abord des noms de personnes dérivés de noms de peuples, dont la forme linguistique exactement déterminable ne s'accorde pas avec la nationalité indiquée par elle. Dans le comitat Ugocsa cette catégorie est représentée surtout par des noms ethniques qui sont attestés sous une forme hongroise: Cigány, Kozák, Lengyel, Muszka, Német, etc. En rangeant ces antroponymes parmi les incertains, le principe de l'analyse ethnique fut appliqué au détriment de la proportion numérique des noms hongrois. Toutefois il est à peine discutable que les premiers porteurs de ces noms les avaient reçus d'après leur nationalité réelle quoiqu'exceptionnellement on puisse compter aussi sur la concurrence d'autres facteurs. La restriction que nous venons de faire, n'empêche naturellement pas de ranger les noms de personnes dérivés de noms de peuples où cette contradiction n'existe plus, sous la rubrique correspondant à la forme et à la signification.

2. Les noms de familles dérivés de noms de lieux figurent également parmi les incertains si la forme linguistique, c'est-à-dire la manière de la dérivation est en contradiction avec la nationalité de la population de la commune indiquée par le toponyme en question. Il faut supposer que la famille portant ce nom d'origine toponymique, provient en effet de la localité à laquelle son nom fait allusion. Cependant il arrive souvent le „village d'origine” n'est pas habité par la même nationalité que celui où le nom de famille prend naissance. Si quelqu'un émigre d'un village slave pour s'établir parmi des Hongrois, son nom donné par ceux-ci, mais renfermant une allusion à son „village d'origine”, aura certainement une forme hongroise. Au

point de vue formel ce sont certainement des noms hongrois, mais nous avons quand même préféré les ranger parmi les incertains même si le „village d'origine” n'était qu'en partie habité par une autre nationalité.

Comme plusieurs communes habitées, le eus échéant, par des nationalités diverses, portent souvent le même nom, ce procédé n'est justifié que dans le cas où le „village d'origine” peut être déterminé avec une grande chance de probabilité. On y réussit dans la majorité des cas puisque selon notre expérience fondée sur les matériaux publiés dans cet ouvrage, parmi les villages au nom semblable celui d'où le nom de famille est dérivé, est toujours à chercher dans le voisinage de la commune où la personne en question s'est établie. Aussi d'autres faits nous ont amené à constater que les migrations des serfs qui constituaient la majorité de la population, se déroulaient en un espace fort peu étendu et qu'il est presque toujours à supposer que tel ou tel serf porte le nom d'un village voisin et non pas celui d'un village éloigné. Si parmi les villages au nom semblable, plusieurs se trouvent dans le voisinage du lieu de l'attestation, le nom de famille est également considéré comme incertain même si dans certains cas il y a un accord parfait entre la nationalité du peuple et la forme linguistique de la dérivation.

Dans nos constatations relatives au caractère ethnique des „villages d'origine” du comitat Ugocsa remarquons qu'à cet égard nous avons fondé notre opinion avant tout sur nos expériences personnelles dues précisément à nos investigations. Nous n'avons jamais perdu de vue que les conditions ethniques pouvaient subir des changements profonds au courant des âges et que, pour citer un exemple, nombre de villages hongrois commencèrent à se ruthéniser après la dévastation de 1657. Les noms de famille dérivés des noms de lieux de ce genre, devaient s'ajouter, eux aussi, à la catégorie des noms incertains.

Quant au caractère ethnique des autres villages, situés au-delà des frontières du comitat Ugocsa, nous avons tâché de l'établir selon le caractère linguistique des données y relatives des relevés statistiques de 1773. Bien que ces villages aient pu subir également des changements ethniques à une époque antérieure à 1773, il était impossible d'en tenir compte, en défaut de toute documentation. En tout cas c'est le pourcentage de l'élément hongrois qui se trouve diminué par le manque des données s'y rapportant, car du XVI^e au XVIII^e siècle ce sont bien les Hongrois qui ont perdu du terrain près de la haute Tisza, parallèlement à l'expansion des Ruthènes et des Roumains descendus des montagnes. Les noms des villages qui servent de base à la formation de ces noms de famille considérés comme incertains, sont énumérés dans l'Appendice.

3. Parallèlement au classement des noms de famille d'origine toponymique, nous avons rangé parmi les incertains les noms de famille dérivés des noms d'unités géographiques plus étendues (noms de régions, de pays, etc.).

4. Les noms de famille dérivés de noms de profession ou de noms de baptême qui, sous la même forme phonétique ou en des variantes très semblables se rencontrent dans la langue de plusieurs nationalités du comitat (hongrois, ruthène, roumain), sont classés selon le caractère ethnique du village où ils sont attestés: ce qui veut dire que dans les villages hongrois, ils sont considérés comme hongrois, dans les villages ruthènes, comme ruthènes, etc. tandis que dans les villages habités par une population mixte ils figurent parmi les incertains.

Voici les noms de baptême usités en Ugocsa qui sont communs à plusieurs langues à la fois et qui s'emploient aussi comme noms de famille:

Hongrois – slave – roumain: *Ádám*, *Damján* (Demjén), *Dániel*, *Dávid*, *Éliás*, *Fülep* (Filep), *Gáspár*, *Ignác*, *Iván*, *Izsák*, *Jakab*, *János*, *Katalin*, *Kozma*, *Kristóf*, *Lázár*, *Lukács*, *Márkus* (Markos), *Mathia*, *Mihály*, *Miska*, *Péter*, *Salamon*, *Simon*.

Hongrois – roumain: *Bán*, *Bogdány*, *Dancs*, *Karácsony*.

Slave – roumain: *Dán*, *Joszip*, (*Joszip*), *Jurko*, *Kosztá*, *Trifon*.

Dans les villages habités par une population mixte ces noms ont été qualifiés d'incertains, malgré les variétés graphiques de caractère nettement hongrois, slave ou roumain. Il n'est pas douteux que ces flottements reflètent moins la nationalité des familles en question que plutôt celle de l'auteur de la source écrite. Si le nom Daniel était usité parmi les Roumains sous la forme *Daniil*, un scribe hongrois pouvait très bien l'interpréter comme Daniel. De même il était toujours possible qu'un scribe slave rende le hongrois *Filep* par le slave *Filip*.

5. La classe des noms de caractère incertain embrasse encore les noms attestés sous une forme hongroise mais qui a) ont des correspondances plus ou moins exactes en ruthène et en roumain ou qui b) ont passé comme mots d'emprunt dans le ruthène et le roumain de Hongrie.

6. Enfin nous avons pris pour incertains a) les noms de baptême usités tout seuls (sans patronyme) et attestés sous une forme latinisée, (ex. *Petrus*, *Petrus filius Joannis*) qui ne relèvent rien quant à l'origine ethnique; b) quelques noms de dignités attestés sous une forme hongroise mais répandus aussi parmi les nationalités non-magyares; c) quelques noms usités surtout dans les régions habitées par des Roumains et des Ruthènes qui n'ont revêtu leur forme, magyarisée que dans la bouche des Hongrois y établis ou sous la plume du scribe;

d) tous les noms qui n'ont pas un caractère linguistique déterminable, soit par suite de leur origine incertaine, soit à cause des rapprochements possibles avec, plusieurs groupes ethniques.

En appliquant toutes ces discriminations on a bien entendu, considérablement augmenté le groupe des noms de caractère incertain. Il est incontestable qu'au moyen d'hypothèses très vraisemblables, on aurait pu attribuer un bon nombre de ces patronymes à telle ou telle nationalité. Toutefois ce procédé aurait donné lieu à des contradictions entre la forme linguistique et l'appartenance ethnique de certains noms. Nous avons d'autant moins besoin de cette méthode fort risquée parce que par la sélection des noms incertains nous avons déjà évité l'inconvénient d'augmenter indûment le pourcentage de quelque autre nationalité tout en assurant la possibilité de tenir compte, s'il y a lieu, aussi des noms rangés dans la catégorie des incertains.

Même après ces rectifications les résultats de l'analyse ethnique restent discutables si l'on admet que les noms de famille ne sont pas choisis par leurs porteurs mais par les autres habitants. Cependant cette objection est facile à réfuter. Comme nous cherchons à déterminer le caractère ethnique tel qu'il se révèle par l'anthroponymie d'une communauté, aussi les constatations relatives à la langue du milieu d'un certain nom peuvent nous fournir des renseignements précieux. En même temps rien ne nous autorise à dire qu'un nom caractérise le milieu et non pas l'individu qui le porte. Il est certain que les noms de famille permettent très souvent d'en conclure à la nationalité de leurs porteurs car autrement comment expliquer que dans les villages de caractère ruthène et roumain du comitat Ugocsa on relève dès les XVe et XVIe siècles des noms purement hongrois, que dans les villages hongrois on rencontre des noms ruthènes et roumains et que dans une commune jadis hongroise, mais plus tard ruthénisée, certaines familles sont restées longtemps fidèles, malgré le milieu ethnique, à leurs noms hongrois? Il est évident que dans tous ces cas-là, il n'existe aucun rapport direct entre le caractère du nom de famille et l'influence du milieu linguistico-ethnique.

Tout porte donc à croire que les noms de famille ne sont pas nécessairement caractéristiques pour le milieu où ils se rencontrent, mais seulement pour la communauté où ils ont pris naissance, étant appliqués à une personne ou à une famille. Une fois cristallisés, ces patronymes ne se soumettent plus à l'action des conditions spatiales et temporelles; au contraire, ils restent attachés à une famille par des générations, à travers toutes les vicissitudes de l'histoire. On peut dire qu'en Ugocsa la forma-

tion et la fixation des noms de famille eut lieu en général au XVe siècle aussi bien dans la noblesse, que parmi les serfs.

Si la cristallisation des noms de famille s'était complètement achevée au XVe siècle, on pourrait considérer aujourd'hui tout nom comme un indice sûr pour l'entourage linguistique des ancêtres de la famille au moment de la formation de son nom. Étant donné que la fixation d'un patronyme demande généralement 2–3 générations, on pourrait supposer que pendant un séjour aussi prolongé au sein d'un autre groupe ethnique, la famille en question en ait déjà adopté la langue et la conscience collective et que, malgré son origine étrangère, elle se soit entièrement assimilée à la communauté nouvelle.

Il n'en pas moins vrai que le processus de la formation et de la fixation des noms de famille ne s'était achevé ni au XVe siècle, ni au cours des siècles suivants. A côté de la couche plus ancienne qui reste fidèle à son nom, on peut observer partout la présence d'une couche plus récente qui comprend les personnes et les familles portant des noms nouveaux. Nos recherches permettent d'établir qu'après la formation des noms de famille au XVe siècle, ce sont surtout les déplacements des habitants qui donnent lieu à des changements de nom. Dans les villages où la population reste stable, aussi la patronymie montre une stabilité analogue, abstraction faite de quelques cas sporadiques. La situation est tout autre là où les migrations des habitants ont produit des changements profonds. On observe d'une part que les nouveaux-venus ne quittent pas aussitôt leurs noms importés ce qui est démontrable par l'apparition spontanée des noms d'origine étrangère (p. e. un *Velicsko* dans un village hongrois), et que d'autre part un nom caractéristique qui d'abord n'était usité que dans un seul village, se répand peu à peu, grâce aux migrations, aussi dans les villages voisins ou très proches. En de nombreux cas on peut même suivre les traces des personnes qui contribuaient à la propagation d'un nom de famille. Parallèlement à ces cas de conservation, on en rencontre bien d'autres qui semblent prouver qu'aussi le milieu récepteur attache souvent des noms nouveaux aux immigrants. Nos recherches deviendraient très douteuses si l'on essayait de classer les néologismes onomastiques collés aux nouveaux-venus toujours d'après leur forme linguistique apparente. C'est justement sur ce point qu'apparaît l'importance des catégories particulières indiquées plus haut. C'est un fait que les immigrants qui quittent leurs noms anciens pour en adopter un autre qui leur est donné par le nouveau milieu ethnique, sont nommés, la plupart du temps, d'après leur *nationalité* considérée comme un signe distinctif du reste de la population. Ce procédé est appliqué jusqu'au moment où la

communauté devient saturée de l'apport étranger à tel point que le nom de peuple employé connue nom de famille ne peut plus remplir sa fonction primitive. Pour citer un exemple, rappelons que, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, après les ravages dûs aux longues guerres, à Csepe, village hongrois, les serfs ruthènes sont connus sous le nom de *Orosz* (Russe). En 1666 sur les 22 serfs du village, 8 ont le nom de *Orosz*, tandis qu'au cours des dizaines d'années suivantes quand l'immigration des Ruthènes devient de plus en plus intense, les noms de ce type se font plus rares et enfin disparaissent pour céder leur place aux noms ruthènes proprement dits. Les personnes du nom „*Orosz*” qui pénètrent dans la plaine aux XV^e et XVI^e siècles, représentent probablement aussi les premiers précurseurs de la descente du ruthénisme montagnard.

Rien ne permet donc de dire que les étrangers portant un nom nouveau se fondent sans trace dans la masse d'une nouvelle communauté ethnique. Quelques-uns d'entre eux conservent bien leur ancien nom, tandis que les autres, s'ils ressortissent à une nationalité différente, sont nommés d'après leur appartenance ethnique. Les noms de ces derniers, nous les avons rangés, conformément à nos principes formulés plus haut, dans la catégorie des noms incertains. Nous avons fait des distinctions analogues pour les noms d'origine toponymique qui gardent le souvenir d'une localité ethniquement différenciée de l'entourage nouveau, dont la nationalité est révélée par la manière de dérivation de ces noms. En dehors de ces deux catégories qui comprennent déjà la majorité des noms d'immigrés, nous avons sélectionné aussi les noms de profession et les noms de baptême qui sont communs à plusieurs collectivités ethniques. C'est ainsi que nous avons réduit au minimum le nombre des immigrés étrangers dont la nationalité ne peut être déterminée par l'analyse des noms conservés dans nos sources écrites. Après ce que nous venons de dire, il est naturel de distinguer deux catégories. La première embrasse les noms anciens qui restent intacts et qui indiquent non seulement le caractère linguistique de la communauté dont les familles portant ces noms avaient fait partie jadis (généralement au XV^e siècle), mais encore la nationalité des familles. D'autre part il y a des noms nouveaux qui, créés par une communauté nouvelle, en reflètent le caractère linguistique quoique les familles qui les portent, ne se soient attachées à cette communauté que par leur immigration. Il en résulte que dans les derniers cas la forme linguistique ne s'accorde pas avec la nationalité de son porteur. C'est pourquoi nous avons préféré ranger les noms de ce type parmi les incertains.

Établir pour chaque nom, à quel groupe il ressortit, se-

rait un effort aussi vain que de vouloir déterminer dans tous les cas d'après la forme du nom la nationalité de son porteur. Il va sans dire qu'aucun travail, aucune méthode scientifique ne pourrait satisfaire à pareille attente. Les noms révèlent bien des choses pour le spécialiste de l'histoire ethnique, mais ils ne reflètent que le caractère linguistique d'une communauté et les changements que celle-ci devait subir à travers l'histoire. Les données isolées n'auraient pas de valeur pour nous, si elles ne nous aidaient à reconnaître des phénomènes typiques. Quand ces phénomènes sont bien mis en lumière par le groupement systématique des matériaux, peu importe si une ou deux données sont en effet à leur place dans les cadres de telle ou telle catégorie. Cette méthode bien prudente que nous venons d'esquisser, nous permet de suivre presque pas à pas l'évolution des conditions ethniques, de fixer, conformément aux diverses catégories des noms et en utilisant aussi les résultats d'autres investigations, les limites de l'installation des Hongrois, des Ruthènes et des Roumains, d'établir le moment et l'intensité des poussées de migration, les résultats du mélange de ces peuples et en général tout ce qui peut intéresser dans les rapports mutuels des nationalités les spécialistes de la démographie historique.

Nos résultats, au lieu d'être fondés uniquement sur les noms de personnes s'appuient aussi sur l'analyse des noms géographiques groupés par village. La toponymie qui avait vécu jadis dans la langue, d'une communauté bien distincte, continue à la représenter, malgré les mélanges éventuels. Les racines des toponymes remontent très haut, souvent jusqu'à la première colonisation ce qui s'explique fort bien par le caractère conservateur des dénominations de ce genre. Même si la communauté se mêle d'éléments étrangers, cela ne change en rien la conservation des toponymes puisque les nouveaux-venus les adoptent aussi, souvent sous une forme accommodée au phonétisme de leur langue. L'échange des noms géographiques bien enracinés n'a lieu que dans quelques cas particuliers: si, par exemple, la population est supplantée sans transition par une autre, parlant une langue différente, ou bien si la pénétration de l'élément étranger, après une progression graduelle, avait depuis longtemps imposé sa langue à la population primitive quoique dans ce dernier cas on s'attende plutôt à rencontrer encore quelques vestiges de l'ancienne collectivité linguistique.

L'analyse des noms géographiques, sert non seulement de contrôle et d'appui aux conclusions tirées des diverses catégories antroponymiques, mais il nous fournit encore des témoignages pour l'époque antérieure à la conservation des noms de

personnes. Grâce à eux, nous sommes souvent en état de reconstruire les conditions démographiques de ces temps reculés pour lesquels tout témoignage antroponymique fait défaut. En Ugocsa les bornages et les controverses qui s'y attachent, nous ont conservé, dans la plupart des cas, dès le XIV^e siècle, les noms des marques de limitation qui permettent de prolonger les grandes lignes de l'évolution presque jusqu'à l'époque des premières colonisations.

La disposition des données. Nous venons d'exposer les principes qui nous ont guidé dans l'élaboration de la seconde partie contenant nos matériaux. Reste à esquisser brièvement la méthode de leur groupement.

Les données sont classées selon les communes dans la liste desquelles figurent toutes les localités même celles qui n'existent plus aujourd'hui. Pour avoir une énumération complète il était nécessaire de tenir compte aussi des établissements disparus de bonne heure bien que le caractère communal et l'aspect ethnique de la population de ceux-ci soient encore discutables. En revanche on a laissé de côté les communes qui, après avoir fait partie pendant quelque temps du comitat Ugocsa, furent rattachées encore avant les XVI^e et XVII^e siècles à d'autres comitats voisins. Cela n'empêchait pas que dans la conclusion, si les rapports des colonisations l'exigeaient, elles ne fussent traitées sur le même plan que les communes soeurs du comitat Ugocsa. Outre ces villages dont nous venons de parler, notre liste n'embrasse pas les données relatives aux villages fondés après la régularisation des censives au XVIII^e siècle ce qui résulte nécessairement des limites chronologiques de nos recherches.

Les noms des villages sont rangés par ordre alphabétique. Nous avons cru devoir recourir à ce principe de classement étant donné les profonds changements sociaux et ethniques qui eurent lieu sur le territoire du comitat. A cause de ces flottements démographiques il était impossible de faire une segmentation géographique pour créer des parcelles synchroniquement coordonnées et pour mettre par là en relief la variété des conditions typiques. A cet égard la division purement géographique eût été aussi peu naturelle que le classement alphabétique qui a encore l'avantage de mieux orienter le lecteur dans la foule des données. La note introductive concernant chaque commune met d'ailleurs suffisamment en lumière les rapports des villages avec la colonisation des diverses régions et la conclusion (Première Partie) repose tout entière sur le système des régions typiques.

Les noms des communes sont cités sous leur forme définitive. Si la commune avait auparavant d'autres noms, ceux-ci

sont insérés, avec les diverses variantes graphiques attestées jusqu'aux XVI–XVIIe siècles, en une autre ligne ou entre parenthèse après le nom mis en tête. L'énumération se fait par ordre chronologique ce qui n'exclut pas que la même variante ne revienne aussi à une date ultérieure.

La note introductive placée pour chaque village avant la liste des données y relatives, donne un coup d'oeil sur le rôle de la commune dans l'histoire des colonisations et des conditions démographiques. On y cite d'habitude la première mention de la commune, la date de l'installation des habitants et on esquisse le caractère ethnique du village à travers les siècles.

L'alinéa suivant contient les données relatives aux propriétaires terriens. On n'y trouve généralement que les données de 1567, puisées dans les listes dressées pour le paiement de la „dica” (taille, impôt) et celles de 1775 provenant de la tabella relative aux censives, mais dans certains cas, les changements de propriétaires ont exigé d'y intercaler, si c'était possible, aussi d'autres indications. Toutefois ce chapitre se réduit relativement à peu de choses, car les propriétaires, par le seul fait de la possession du sol, ne sont pas à compter parmi les membres de la collectivité communale. Il est certain que les propriétaires habitaient généralement au centre de leur domaine et non pas dans le village où ils sont mentionnés et encore moins dans les autres localités appartenant à leur propriété. En ce qui concerne la moyenne et la petite noblesse ayant des domaines en 2–3 villages, il était presque impossible d'établir dans quelle commune résidait la famille et cela d'autant plus car son siège pouvait bien varier d'une génération à l'autre. C'est pourquoi nous avons préféré ne pas englober les propriétaires dans les collectivités communales et par conséquent de ne pas soumettre leur nom à une analyse linguistique. Cette perte est relativement peu sensible car le nombre des propriétaires n'était pas très considérable dans ce comitat. Ajoutons encore que par ce procédé nous ne diminuons que le pourcentage de l'élément hongrois étant donné la nationalité hongroise de l'immense majorité des propriétaires. Il faut remarquer que les données relatives aux possesseurs du sol, quoique inutilisables pour l'analyse ethnique, restent précieuses pour la connaissance de la situation sociale et juridique des villages. Après le nom de chaque propriétaire on trouve indiqué le nom de ses serfs, classés dans la mesure du possible, selon les diverses couches sociales (serfs ayant une terre indivisée, manants, etc.).

Sous l'angle de notre enquête il existe une différence notable entre la petite noblesse et la classe des propriétaires.

Les membres de la première (possesseurs d'un seul domaine, „armalistes”, „curialistes”, gentilshommes sans propriété terrienne) appartiennent en effet, d'après le témoignage de nos sources, à la communauté de tel ou tel village. Il fallait donc tâcher de tenir compte non seulement de la noblesse des „villages de nobles” proprement dits où elle restait dominante malgré la présence d'un contingent plus ou moins élevé de serfs, mais aussi des membres de la petite noblesse établie dans les „villages de serfs.” Cette tâche se heurtait malheureusement à plus d'une difficulté: avant tout les sources contenant les noms de personnes, sont la plupart du temps trop exclusives en ce sens qu'elles n'énumèrent par nom que les serfs, ce qui résulte de la nature même de ces conscriptions (relatives à une prestation matérielle, etc.) et aussi du fait qu'à ce temps-là, la classe des contribuables n'embrassait que des serfs. C'est, pourquoi quant à la petite noblesse nous n'avons des relevés statistiques par commune qu'à partir de 1670. Pour les „villages de serfs” les données de ces listes sont insérées sous le titre „Petite Noblesse de la commune” après le chapitre consacré aux propriétaires. Tandis que les propriétaires devaient y figurer, à cause des données relatives à leurs domaines, avec leur nom et prénom, les petits nobles, n'ayant pas de propriété, ne sont indiqués que par famille, avec un chiffre correspondant au nombre des individus du même nom (ex. 6 Vincent, etc). On y trouve tous les noms contenus dans les listes de dates diverses, sans considérer si le nom de la même famille, voire de la même personne, se rencontre déjà dans un relevé précédent relatif au même village.

Pour ce qui est des „villages de nobles” dont la plupart deviendront plus tard, aussi sous le rapport du droit public des villages de „nobles curiaux”, nous avons classé les données relatives à la noblesse d'une manière un peu différente. Sous le titre collectif de „Noblesse” nous avons énuméré tout d'abord dans un sous-chapitre à part, suivant la méthode appliquée à la petite noblesse, les nobles, possesseurs d'un seul domaine et les nobles „armalistes” constituant certainement le noyau de la communauté (tout cela d'après les listes postérieures à 1670) et dans un autre sous-chapitre, les données ayant trait aux propriétaires. Ceux-ci sont dans les „villages de nobles” d'un caractère tout autre que dans les „villages de serfs”, leurs possessions étant souvent purement formelles et se bornant en réalité à quelques manants, pauvres, serviteurs, etc. Ces propriétaires sont, à vrai dire, au même niveau que la petite noblesse; la preuve en est que leurs familles s'allient souvent aux familles „armalistes” de la même commune. Bien qu'ils habitent généralement là où ils sont mentionnés le fait même

qu'ils sont „propriétaires”, a empêché de les englober dans la communauté du village respectif.

Pour avoir une idée de la noblesse des „villages de nobles” aussi pour les XIV–XVe siècles, c'est-à-dire pour l'époque antérieure aux listes des propriétaires, des possesseurs d'un seul domaine, et des armalistes, nous avons cru nécessaire d'énumérer, pour chaque siècle, dans un chapitre à part, les noms de famille dérivés du nom de la commune soit à l'aide du latin „*de*” (de Almás) soit par l'addition de suffixe hongrois *-y*, *-i* (Almásy, Almási). Bien que les dénominations de ce type ne prouvent d'une façon indiscutable que la famille habitât en effet le village d'où il avait tiré son nom, il est certain qu'à l'époque que nous examinons, ces noms indiquaient une appartenance réelle à la commune, surtout quant aux petits-nobles qui, à cause de leurs ressources matérielles relativement restreintes, étaient obligés de rester dans les cadres étroits d'un seul village. Quoique nos listes ne nous renseignent pas sur l'importance numérique de chaque famille dans la communauté et sur celle de la petite noblesse dans son ensemble, elles apportent quand même de nouvelles contributions à l'étude du caractère linguistique des communes. Dans ce chapitre, à l'encontre de la méthode appliquée aux listes des serfs, des possesseurs d'un seul domaine et des armalistes, on a rangé les noms dans les diverses catégories linguistiques sous leur forme définitive, sans s'attarder aux flottements graphiques qui se présentent même au cours d'un seul siècle. Étant donné les divergences peu considérables de ces graphies, il eût été moins pratique de les énumérer toutes ou de donner préférence à telle ou telle variante d'une façon tout à fait arbitraire.

Les données relatives aux noms des serfs occupent un chapitre à part pour chaque village (sans considérer s'il s'agit d'une commune domaniale, d'un village de petite noblesse ou d'une bourgade quelconque). Le groupement des données est fait toujours selon les mêmes principes. Aussi les deux piliers de cet amas de matériaux restent toujours les mêmes: d'une part la conscription de 1567 pour la levée de l'impôt (*dica*) et de l'autre, la liste de 1775, faite d'après la table définitive. La conscription de 1567 énumère non seulement les contribuables obligés de payer la „*dica*”, mais aussi tout ceux qui en sont exempts, les pauvres, les manants, les serviteurs ainsi que les propriétaires des maisons neuves ou incendiées, et en bien des cas même les anciens possesseurs des terrains abandonnés. La table de 1775 est également assez complète car elle tient compte, en relation avec la réglementation des censives, aussi des serfs et des manants avec ou sans maison.

Pour pouvoir remonter au-delà de la première liste complète qui date de 1567 (pour beaucoup de communes de 1565 à 1574), nous avons recouru aux noms de serfs attestés dans quelque document antérieur. Ces noms sont énumérés par ordre chronologique, malgré toutes les répétitions éventuelles car même ce phénomène peut nous servir d'indice, surtout à une époque si reculée, pour la continuité d'une famille et la stabilité de son nom. Comme ces noms sont cités dans nos sources dans les circonstances les plus diverses (participants à un acte de violence, témoins, serfs échangés, parties litigantes, requérants, etc.) nous avons pris soin de marquer toujours la nature de la mention pour faire voir le rôle du hasard dans ces données éparses. En même temps ces indications permettent aussi d'établir si notre liste, malgré son caractère accidentel, reflète la majorité ou seulement un fragment peu important de la population d'une commune.

Quant à la période allant de 1567 à 1775 (dates des deux listes complètes) nous avons pour certaines communes bon nombre d'autres listes complètes ou partielles. A cet égard les communes de la plaine ont une situation particulièrement favorable: leurs habitants, étant assujettis à la dîme, figurent de 1570 à 1696 presque par an dans les conscriptions faites au sujet de la levée de la dîme. Après 1696 il n'y a qu'une seule conscription de ce genre, datée de 1716. Pour toutes les communes on a pu utiliser sans exception les données des conscriptions générales de 1715 et de 1720 et dans certains cas, aussi d'autres données puisées dans les „urbaria” et d'autres inventaires. Pour les communes des montagnes de l'est, non assujetties à la dîme, il fallait se contenter de cette seconde catégorie de renseignements.

Il était bien entendu impossible de faire entrer dans notre recueil tout cet amas de noms qui revient presque tous les ans. Notre seul but était de faire sentir la stabilité ou les fluctuations de la population des communes examinées. Pour y réussir, nous avons intercalé entre les deux listes extrêmes (1565/71–1775) 1–2–3–4 conscriptions complètes, ne signalant pour les autres années que les „noms nouveaux”, ultérieurs à la première liste complète. Tandis que les listes complètes permettent d'avoir des coupes transversales à un moment donné, l'énumération des „noms nouveaux” fait ressortir l'évolution des communautés, l'échange de leurs divers éléments, etc. Il fallait renoncer d'indiquer tous les „noms nouveaux” puisque les documents, comme on pouvait s'y attendre, ne nous ont conservé les noms de tous les habitants dans les communes de la plaine de l'ouest et encore moins dans celles des montagnes de l'est. Ce tableau des fluctuations et de l'échange de la popu-

lation eût été naturellement plus complet si on avait pu indiquer par an non seulement les „noms nouveaux” mais aussi les noms disparus ce qui eût été pourtant impossible surtout pour les communes de l’est où l’on trouve à peine des listes complètes, indispensables pour pouvoir établir la disparition réelle d’une certaine catégorie de noms. Quant aux villages assujettis à la dîme, cette tâche eût été d’autant plus difficile puisqu’il arrivait souvent que certains noms avaient disparu à un moment donné pour revenir un ou deux ans après. On n’en peut pas conclure que le porteur de ce nom n’ait habité pendant ce temps-là dans le même village; au contraire, il est infiniment plus probable que son nom fût supprimé pour la simple raison qu’il n’était pas décimable (n’ayant pas récolté de céréales, par suite des dégâts causés par l’eau, par la grêle). Pour constater la disparition définitive d’une famille, nous avons d’ailleurs les listes complètes qui (surtout celle de 1775) fournissent des renseignements suffisants à cet égard aussi.

Comme il fallait toujours prendre en considération la suppression temporaire de quelques noms, il était nécessaire d’ajouter aux listes complètes tous ceux qui figurent aussi bien dans la conscription de l’année précédente que dans celle de l’année suivante, car c’est par ces additions que les listes complètes deviennent exhaustives, au vrai sens du mot. Malheureusement on n’a pu recourir à ce procédé que pour les villages assujettis à la dîme, et même pour ceux-ci seulement là où il existait des relevés complets sur les sujets décimables pour les années voisines.

Les noms sont cités toujours selon la graphie originale. Après chaque nom on trouve entre parenthèse, avec l’indication de la source, les variantes graphiques postérieures énumérées jusqu’à la date de la liste complète suivante. Bien que ces variantes soient dues, la plupart du temps, à la façon d’écrire du scribe, à sa nationalité, à sa langue ou à la pratique de l’école où il avait étudié, elles contribuent aussi à reconnaître certains phénomènes typiques. Elles nous apprennent par exemple que dans quelques parties du comitat Ugocsa on prononçait *ö* au lieu de l’*ë* bref fermé. En même temps ces variantes permettent de suivre aussi les diverses déformations des noms qui, si peu vraisemblables soient-elles, trahissent toujours les défauts d’audition et d’interprétation des receveurs („dicatores” et „decimatores”) qui, ignorant souvent la langue du peuple, ont introduit tant d’erreurs dans les conscriptions faites pour la levée de la dîme et de la „dica”, dans les „urbaria”, etc. Il arrivait souvent que l’enquêteur s’est contenté de faire quelques notes sur place qui semblaient lui permettre de rédiger dès son retour les listes conservées jusqu’à

nos jours. Il est clair qu'en copiant ces notes prises à la hâte, il courait toujours le risque de laisser glisser des formes fautives dans la liste définitive. Bien que dans les listes annuelles la plupart de ces formes altérées aient pu être identifiées d'après le nom de baptême ou d'après la position d'un nom dans l'énumération des noms et surtout des maisons, il faut bien avouer que nous sommes encore loin d'avoir élucidé toutes les formes énigmatiques. Par conséquent il est fort, possible que nous ayons rangé parmi les „noms nouveaux” des graphies peu analysables mais qui en réalité ne sont que les variantes des noms déjà cités auparavant.

Le nombre des „noms nouveaux” peut être augmenté indûment non seulement par ces variantes complètement déformées, mais encore par les surnoms et les sobriquets qui le cas échéant peuvent se substituer aux noms proprement dits. Quelqu'un qui s'appelle Velicko, peut bien être mentionné sous le nom de Orosz. C'est pourquoi dans les villages assujettis à la dîme on rencontre assez souvent des noms qui ne sont attestés qu'une seule fois. Comme ces confusions de noms sont fort difficiles à débrouiller, nous avons pris la précaution d'énumérer au moins pour les villages mieux connus, les noms isolés dans une note ajoutée aux „noms nouveaux”.

Aux données concernant les serfs viennent s'ajouter les noms géographiques, rangés par l'ordre chronologique selon la date de la première mention. Si le même nom est attesté au même village à plusieurs reprises, les données ultérieures sont, ajoutées à la première, avec l'indication de la date et de la source et suivies des variantes graphiques présentant quelque intérêt. Par cette méthode synthétique nous avons tâché de faire voir la vie de chaque toponyme et de montrer que même ceux qui, au premier abord, semblent avoir un caractère périphrastique, étaient bien des dénominations réelles, d'usage courant dans la langue de l'époque.

C'est avec la plus grande précaution et en tenant compte de toutes les circonstances que nous avons rangé sous la rubrique d'un village les noms géographiques qui figurent dans les descriptions contemporaines et ultérieures des limites communales. Il arrive très souvent que la dénomination d'un terrain revendiqué par deux communes s'est maintenue dans la langue de toutes les deux.

Les données relatives aux cours d'eau, aux montagnes traversant le territoire de plusieurs communes, sont citées selon le lieu de la mention, avec un renvoi à toutes les autres communes intéressées ce qui fait voir que la dénomination n'est pas limitée à la communauté linguistique d'un seul village.

Pour des raisons techniques et aussi pour des considérations théoriques nous avons renoncé à grouper aussi les noms géographiques d'après leur forme linguistique. Comme la question de leur provenance est de beaucoup plus complexe que celle des noms de personne, elle ne peut être indiquée par des signes conventionnels (lettres, abréviations). En revanche tous les mots non-hongrois et aussi les mots hongrois qui ne s'emploient plus guère aujourd'hui ou qui n'ont survécu que dans les cadres restreints d'un dialecte, sont accompagnés d'une brève remarque linguistique. Quant à l'explication des mots trop fréquents, nous renvoyons une fois pour toutes aux notes de l'appendice.

Les abréviations utilisées dans la publication des données sont expliquées en cinq langues (hongrois, latin, français, allemand, anglais) au début de la seconde partie.

Conclusion. – Les Hongrois n'occupèrent pas le territoire du comitat Ugocsa aussitôt après leur descente dans le bassin du Danube. Cette région, avec d'autres parties de la haute Tisza, resta au-delà des marches et ne commença à être peuplée que dans la seconde moitié du XIIe siècle. Cela ne veut pas dire que jusque-là elle fût complètement inhabitée. Les noms géographiques et surtout les noms des rivières qui sont antérieures à l'apparition des Ruthènes dans cette région, nous montrent suffisamment que l'expansion des Hongrois devait rencontrer sur quelques points du futur comitat – notamment à l'est des montagnes de Nagyszöllös ainsi que dans la vallée de la Borsova – les débris d'une population slave qui, sans former des communes, s'assimila bientôt aux conquérants sans laisser de traces.

Les rois de Hongrie organisèrent sur ce territoire devenu tout entier possession du roi en tant que zone défensive située immédiatement au-delà des marches („gyepüelve”), un domaine de caractère économique et un „comté des forêts.”

Le centre en fut le siège du comte royal qui habitait la maison royale (domus regalis) bâtie dans la vallée de la Tisza. Le domaine qui était le premier facteur de la colonisation du comitat, fonda 22 ou 24 communes sur la plaine et près de la Tisza. Toutes ces communes qui font partie de la couche la plus ancienne, portent presque sans exception des noms hongrois. Au cours des années qui succédèrent à l'invasion des Mongols (1241/42), plusieurs parties considérables furent détachées de ce grand domaine royal comprenant le comitat tout entier, pour passer aux mains de propriétaires privés, à tel point qu'au début du XIVe siècle le domaine royal n'avait plus que quatre communes situées dans la vallée de la Tisza.

Ces quatre communes étaient habitées par des „hospites”

saxons, détachés probablement des groupes de colons saxons établis au sud et au nord du pays. Les lettres de privilège des villages comme Nagyszöllős (une, des quatre communes royales; 1262), Felszász (situé près de la maison royale, 1272), Királyháza (qui succèdera à Felszász), Ardó (plus tard Feketeardó), Nagyszász (plus tard Szászfalu) et de Veréce (fondé vers le milieu du XIV^e siècle, lettre de privilège de (1355) montrent que les habitants de ces communes étaient au niveau économique de l'agriculture, de la chasse, de la pêche et de la viticulture, les éléments de la vie urbaine étant bornés à Nagyszöllős. Comme vers la fin du XIV^e siècle aussi les derniers vestiges du domaine royal passent à des propriétaires privés, d'abord aux voïvodes Drag et Jean venus de Moldavie, puis aux Perényi, les privilèges de ces villages disparaissent bientôt et leurs habitants s'assimilent sans distinction à la grande masse des serfs.

Quand les „hospites” saxons vinrent s'établir dans ces communes ils y trouvèrent déjà dans certains cas les cadres d'une colonisation hongroise, comme p. e. à Ardó dont le nom, dérivé de *erdő-ó* (*erdőóvó*) conserve le souvenir des anciens gardes forestiers tandis qu'ailleurs ils ne se mêlèrent aux Hongrois qu'à une date tardive. C'est le cas de Királyháza, formé de la colonie saxonne et de la colonie des serviteurs de la maison royale (d'où le nom de la commune), et de Nagyszász qui absorba la commune d'UgoCSa, donatrice du nom du comitat. A Nagyszöllős on constate un mélange des deux possibilités. Comme son nom l'indique, il était fondé par les vignerons hongrois du domaine royal, mais plus tard, quand sa population était déjà mêlée de Saxons, ses habitants augmentèrent aussi par l'installation des pêcheurs et des „*draucarii*” (hong. *daróc*) royaux. On retrouve un symbole de cette symbiose hungaro-saxonne dans les fresques de l'église d'Ardó provenant de la première moitié du XIV^e siècle, où l'on voit côte à côte les portraits de Saint Ladislas roi de Hongrie et de Saint Louis, roi de France dont le culte jouissait d'une grande popularité auprès des Flamands. Le mélange intime des Saxons et des Hongrois, résultat nécessaire de ces colonisations successives, aboutit de bonne heure à l'assimilation complète de cet îlot allemand si éloigné des masses saxonnnes plus considérables. Aux XIII^e et XIV^e siècles on rencontre encore quelques noms de personne de souche allemande, mais les toponymes sont bien d'origine hongroise. Ce phénomène s'explique fort bien par le fait que les membres de la classe dirigeante dont les noms nous sont connus, étaient recrutés parmi les „hospites” privilégiés tandis que les noms géographiques nés dans la bouche des premiers colons hongrois, appartenant

au domaine royal de jadis se conservaient intacts aussi dans la langue de la population hungaro-saxonne. La magyarisation rapide des Saxons se révèle aussi par des données statistiques: sur 139 noms qui sont attestés de 1400 à 1563, 85 sont hongrois, 14 allemands, 4 slaves et 36 d'origine incertaine. Parmi ces derniers il y a naturellement quelques-uns qui pourraient être attribués avec une grande chance de probabilité à l'une des trois nationalités précédentes.

Les donations foncières effectuées au cours du XIII^e siècle eurent pour résultat la désorganisation du domaine royal d'Ugocsa et parallèlement la formation de trois grandes propriétés privées. Au sud du comitat c'est la famille Káta qui fonda un domaine important, au nord c'est le domaine de la famille Gutkeled, tandis qu'au nord de la Tisza c'est celui de la famille Hontpázmány. Ces grandes familles historiques qui de bonne heure s'étaient divisées en de nombreuses branches, avaient déjà auparavant des possessions à l'intérieur du pays, et à l'est elles s'étaient acquises encore d'autres profitant des possibilités d'expansion qui étaient offertes au début de la colonisation de ces régions.

Déjà au commencement du XIII^e siècle on trouve la famille Káta dans le comitat Ugocsa. Le noyau de ses propriétés était celle de Bábonny à laquelle, dans la seconde moitié du siècle vinrent s'ajouter d'autres, grâce aux donations royales. Aux environs de Bábonny dont les limites embrassaient aussi la majeure partie de la montagne Avas, la famille elle-même jeta les fondements de quelques nouveaux villages. Le domaine de cette famille – abstraction faite du village de *Tourtz (Turc)* qui ressortit à la sphère de la colonisation roumaine de la région d'Avas – est la région la plus hongroise du comitat. Les noms géographiques cités dans un relevé de 1319 et plus tard aux XV–XVI^e siècles, sont presque tous d'origine hongroise et sur 154 noms de serfs qui sont connus dans ces villages-là entre 1474 et 1499, 136 sont d'origine hongroise, 2 sont de caractère allemand, un seul est slave et 15 sont d'origine incertaine. La paysannerie des Káta a conservé jusqu'à nos jours son caractère hongrois, sa conscience collective profondément enracinée, ses traditions et ses coutumes particulières.

C'est dans la seconde moitié du XIII^e siècle qu'au nord du comitat la famille Gutkeled s'acquiesça la commune Fekete-patak près de laquelle elle ne tarda pas à fonder, au bord de la Borsova, Salánk, Komját, et les deux Karaszlók. Les trois derniers font déjà partie de la région ruthène des montagnes de Nagyszöllős. Vers 1330 on trouve les traces de l'influence slave aussi à Salánk qui par suite de ses dépendances particulièrement étendues, prit de bonne heure l'aspect d'une

bourgade. En 1509 sur 183 serfs, 154 ont un nom hongrois et 29 un nom d'origine incertain. Le noyau du domaine, Feketepatak est entièrement hongrois aussi bien par sa fondation que par son évolution ultérieure.

C'est également, dans la seconde moitié du XIII^e siècle que la famille Hontpázmány prit possession de ses domaines qui, avec les colonisations effectuées par la famille même, comptaient jusqu'à, dix villages. Ces domaines se trouvent dans la plaine qui s'étend au nord de la Tisza, et ce n'est que Rakasz qui est situé dans les montagnes de l'Est. Aucune organisation domaniale ne s'y était formée puisque la famille devait subir un processus de segmentation bien rapide. Là où ses descendants s'approchaient des conditions de vie de la petite noblesse, on trouve de nombreuses gentilhommières qui passaient souvent dans la possession de familles étrangères. Parmi les dix villages, 6 étaient fondés par les Hontpázmány et c'est également sous leur régime que la population des quatre autres augmenta par de nouvelles colonisations. Que ce processus s'opérât selon un plan bien établi, cela est prouvé par l'origine commune de la paysannerie y installée qui, selon le témoignage des données les plus anciennes, était de caractère nettement hongrois. Parmi les plus anciens noms de serfs (1372–1560), 128 sont d'origine hongroise, 4 d'origine slave, 2 d'origine allemande, et 31 d'origine incertaine ce qui va de pair avec la répartition ethnique des toponymes connus (hongrois: 308, slaves: 15, composés slavo-hongrois: 32, composés hongrois ayant pour second terme un élément obscur: 3, incertains: 17).

Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, époque de la formation des grandes propriétés familiales issues des ruines du domaine royal, 21 villages furent fondés par la petite noblesse dans la plaine de la Tisza. Ces villages – à l'exception de Egres et de Gődényháza qui sont un peu plus éloignés – forment une région unie et bien délimitée. En dehors des particularités communes découlant de la configuration du terrain, aussi les colonisations qui ont donné naissance à ces villages, montrent des analogies frappantes. Les fondateurs dont le souvenir fut perpétué par les noms des villages, étaient des petits propriétaires appartenant à la petite noblesse. Les villages, surtout ceux qui se trouvent près de la Tisza, sont fort rapprochés les uns des autres, leurs limites embrassent des territoires peu étendus et leur noyau n'est le plus souvent qu'une seule maison de famille. Autour des anciens foyers vinrent se grouper les nouveaux, avec les descendants des patrons et des serviteurs et souvent, avec des serviteurs venus d'ailleurs. Dans les villages c'est la petite noblesse qui jouait un rôle décisif dans l'évolution de la vie collective. C'est donc elle qui empreignait à la région

son caractère ethnique bien déterminé. Comme ces familles étaient assez prolifiques, le nombre de la petite noblesse allait se multipliant. A Péterfalva elle comptait au XVe siècle 23 familles ayant chacune son nom à elle. Les liens de parenté formaient bientôt une trame inextricable à l'intérieur du comitat sans s'étendre pourtant au-delà de ses limites. A mesure que les familles de petite noblesse se multipliaient dans un village, les manants et les serfs perdaient du terrain ce qui amena naturellement l'appauvrissement de la petite noblesse. Au XVe siècle il y avait déjà des litiges pour 1 ou 2 serfs, pour la moitié ou le quart d'une gentilhommière pour des morceaux de terre insignifiants et 1514 on trouve la petite noblesse aux côtés ou même à la tête de la paysannerie révoltée. Cependant l'augmentation numérique de la petite noblesse ne s'effectua pas partout dans la même mesure. Il y avait des villages où, au XVe siècle, les petits nobles devaient reculer devant l'expansion des grandes propriétés voisines, et d'autres où il n'y avait jamais que quelques gentilhommières.

Toute la petite noblesse ainsi que ses serfs relativement peu nombreux, était d'origine hongroise et prit possession de cette région dans son état primitif de terre inhabitée. Parmi les 118 noms géographiques, attestés avant 1500, 102 sont également d'origine hongroise (slaves: 3, composés douteux: 14, composés slavo-hongrois: 3). Quant aux noms de personne attestés jusqu'à la fin du XVIe siècle, on rencontre 282 noms d'origine hongroise, un seul nom slave, 2 noms allemands et 31 noms d'origine incertaine. En ce qui concerne les serfs, on trouve jusqu'aux années 1565–74 106 noms hongrois, un nom allemand et 21 noms d'origine obscure.

Le domaine royal, les trois grandes propriétés de famille et la petite noblesse, voilà ces trois facteurs qui ont déterminé l'évolution ethnique du comitat UgoCSa. Les colonisations basées presque uniquement sur l'élément hongrois ont pris leur forme définitive déjà au XIve siècle. On ne trouve sur la carte ethnographique du comitat des taches blanches que dans les deux régions montagneuses. C'est justement là que commence la pénétration presque imperceptible des Ruthènes du côté nord – nord-est et des Roumains du côté du sud. Les premiers s'installent sur les versants boisés des montagnes de Nagyszöllös, les seconds sur ceux de la montagne Avas et leurs poussées, toujours augmentées par des masses récemment détachées du grand réservoir des peuples respectifs, donnent naissance à une série de colonies nouvelles qui s'étendent bientôt aussi vers la plaine ou il y avait déjà des Hongrois définitivement établis.

Parmi les masses allogènes, c'est certainement l'élément

ruthène qui joua un rôle plus important dans l'histoire du comitat. Les premières poussées de la pénétration ruthène apparaissent de 1336 à 1351 comme les documents de Rakasz, de Nagyszöllös, d'Ardó et Feketepatak le font voir. Leurs premiers établissements se rencontrent dans une partie des montagnes de Nagyszöllös qui auparavant avait appartenu aux villages énumérés et notamment à Nagyszöllös, comme on peut le constater d'après une démarcation des limites de cette bourgade en 1336. Au cours des deux siècles suivants d'autres localités vinrent s'ajouter à ces quatre de sorte qu'on eut enfin jusqu'à 11 villages ruthènes dans les montagnes de Nagyszöllös. Les documents latins du XVe siècle citent ces communes sous le nom de „*possessio valachalis*”, mais le terme „*valachalis*”, ici comme ailleurs dans les Karpathes du nord, n'indiquent pas une nationalité, mais plutôt une population de bergers montagnards jouissant du „*ius valachale*.”

L'installation tardive des Ruthènes d'UgoCSa vient à l'appui de l'assertion admise aujourd'hui aussi par les slavistes compétents que le ruthénisme n'y était pas un peuple autochtone mais un élément pénétré par infiltration bien après la conquête de ce territoire par les Hongrois. On admet également que les Ruthènes d'UgoCSa, comme aussi d'autres colons subkarpathiques, vinrent s'établir sous la conduite de leur „*kenéz*” et qu'ils étaient originaires des montagnes de Bereg, étant liés par l'intermédiaire du ruthénisme de cette région frontière, au berceau d'outre-mont des Ruthènes. Les noms de famille d'origine toponymique témoignent aussi de la provenance de cette population. Déjà les premiers groupes se mirent à déboiser la région pour créer des terrains aptes à l'agriculture ce qui ne les empêcha pas de rester fidèles aussi à l'élevage qui, quoique très développé, n'était pas de caractère alpin. C'est pourquoi leur organisation économique reposait aussi bien sur l'agriculture que sur la vie pastorale.

Dans les villages des régions montagneuses les Hongrois jouaient dès le début un rôle considérable comme on peut le voir par les noms des communes (en grande part d'origine hongroise) ainsi que par les éléments hongrois des noms de serfs et de la toponymie. Ceci n'est qu'une conséquence naturelle du fait que la région ruthène était en effet une presqu'île mordant sur le territoire de la colonisation hongroise et, qu'elle restait, de par sa position géographique, exposée à l'influence du peuple environnant y établi déjà deux siècles auparavant. L'infiltration de l'élément hongrois se laisse observer surtout à Komját, village situé à un angle de la limite hungaro-ruthène. N'est-il pas significatif de relever que cette commune fondée par des Ruthènes se composait dès le second siècle de

son existence de deux parties (Orosz – et Magyar Komját) ce qui fait voir l'installation d'un nombre considérable de Hongrois à côté des Ruthènes.

La poussée des Ruthènes, loin de se borner aux montagnes seules, pénétra de bonne heure aussi dans les villages hongrois et saxons. Au cours des XVe–XVIe siècles trois villages voisins perdent leur caractère hongrois pour se ruthéniser. Ce processus peut être suivi dans ses détails à Veresmart, village situé près de la Tisza. Sa première mention date de 1430; en 1471 et en 1498, son caractère est nettement hongrois, néanmoins à partir de 1512 il est cité comme un village „valachalis” faisant partie du ruthénisme des montagnes de Nagyszől-lős; encore au XVIe siècle la commune se partage en deux (Magyar- et Oroszveresmart) ce qui prouve la pénétration de plus en plus intense de l'élément ruthène qui ne manquera pas d'assimiler la population hongroise à tel point que plus tard *Veresmart*, qui réapparaîtra sous un nom unique, continuera non pas le village des Hongrois, mais celui des Ruthènes.

Quant aux Roumains, c'est au sud du comitat, dans les montagnes. Avas qu'ils s'établirent sur certains points. Leur apparition coïncide à peu près avec celle des Ruthènes: on peut la fixer également au milieu du XIVe siècle. En 1378 on fait mention de leurs établissements dans une région qui en 1319 et en 1337 avait appartenu aux villages hongrois de la plaine. A ces premières colonies vinrent s'ajouter au cours des trois siècles suivants quelques autres, situées au coeur de la région montagneuse. Voilà pourquoi l'Avas tout entier fut qualifié de région romaine quoique seuls ses villages du sud aient été fondés par des Roumains, le versant du nord étant occupé par des villages ruthènes. Dans quelques autres communes situées à mi-chemin entre ces deux séries de colonies, on a vu naître une symbiose ruthéno-roumaine encore qu'on trouvât un peu partout aussi des éléments hongrois qui avaient pénétré dans ces villages récemment fondés du côté des colonies magyares avoisinantes. C'est ainsi que le territoire relativement restreint de l'Avas fut le théâtre du mélange intime de trois peuples et de trois langues aussi.

Les Roumains avaient pénétré en Ugocsa du côté sud suivant la ligne des montagnes Lápos et Avas. C'est par suite de leur vie pastorale qu'ils commençaient à s'y infiltrer du nord de la Transylvanie où leur présence n'est guère attestée que dès le début du XIVe siècle, pour y fonder en suite le campement le plus avancé au nord de leur peuple. Primitivement ils jouissaient aussi du droit „vlach” (*ius valachale*), leurs conditions de vie étaient semblables aux celles des Ruthènes et parallèlement

aux „kenéz” de ceux-ci, ils avaient aussi également leurs „voïvodes.”

En ce qui concerne les conditions sociales et ethniques du comitat dans la seconde moitié du XVI^e siècle, on trouve là-dessus des renseignements détaillés dans un relevé des impôts („dica”) de 1567 dont les lacunes peuvent être comblées par les données d’autres listes des dîmes et des impôts de 1565 à 1574. A cette époque parmi les serfs il y avait 1634 chefs de famille et 231 terres serves étaient abandonnées. La répartition de la paysannerie parmi les propriétaires montre nettement qu’après la désorganisation du domaine royal et la formation des propriétés, aucun changement profond n’avait effacé les grandes lignes des conditions domaniales du comitat, abstraction faite de la propriété de la famille Perényi, fondée à l’est d’Ugocsa, sur l’emplacement d’anciens villages d’„hospites” de la vallée de la Tisza et de nouveaux établissements roumains et ruthènes dans les régions montagneuses. En 1565–74 les Perényi avaient 51. 9 p. c. des serfs du comitat, les descendants des trois autres familles (Káta, Gutkeled, Hontpázmány), 31. 2 p. c. de sorte que plus de quatre cinquièmes de la paysannerie se partageaient entre les quatre grands propriétaires. Pour le reste il y avait 68 possesseurs dont 16 avaient un nombre plus considérable de serfs (de 5 à 50) et 52 de 1 à 4. Les derniers sont déjà des petits nobles auxquels succède la masse nombreuse des gentilshommes sans serfs occupant, bien entendu, un rang inférieur sur l’échelle sociale.

La répartition des 1634 serfs parmi les 62 communes est très inégale. Dans la région des colonies ruthènes et roumaines qui ne fut peuplée qu’à une date tardive, 20 villages n’ont que 217 serfs de sorte que plus de 86 p. c. vivent dans la plaine. Dans les communes fondées par la petite noblesse ils sont moins nombreux ou complètement absents car il devaient céder leurs terres aux petits nobles appauvris. A Péterfalva où en 1484 20 serfs avaient participé à un acte de violence, le „dicateur” ne trouve en 1567 qu’un seul manant et deux terres serves abandonnées. La commune la plus populeuse est Nagyszöllős (avec 266 chefs de familles serves) mais la population atteint un nombre assez, considérable aussi dans les anciennes communes „hospitales” ainsi que dans les bourgades du nord et du sud telles que Salánk, Halmi et Túrterebes.

En 1565–74 la répartition sociale des serfs est également disproportionnée: 350 serfs possèdent une terre serve entière (porta), 125 n’en ont que la demie et parmi les non-contribuables il y a 35 maires de village, 907 pauvres (pauper), 75 serviteurs (servus), 10 manants (inquilinus), 80 maisons neuves (nova domus) 33 maisons incendiées (combusta) et 19 ressortissant

à d'autres catégories. Dans ce classement ce n'est que les groupes des pauvres, des manants et des serviteurs qui indiquent des formations sociales proprement dites tandis que les autres ne sont exempts du paiement de l'impôt qu'à titre provisoire et exceptionnel, généralement pour un espace de temps déterminé. Il va sans dire que ceux classés dans les dernières catégories appartiennent, eux aussi, à un groupe social des serfs mais cette appartenance est voilée, à l'exception de quelques maires portant aussi l'indication de leur classe sociale, par le titre provisoire à l'exemption.

Il n'y avait pas de maire dans tous les villages, et par conséquent plusieurs communes appartenaient souvent à la même mairie. En revanche dans les communes peuplées il y avait souvent même plusieurs maires, issus, la plupart de temps, de la classe des pauvres même s'il y avait là des serfs en des conditions matérielles meilleures, ayant une terre, etc. Les pauvres qui dépassent par leur nombre l'ensemble de toutes les autres catégories, sont en réalité des serfs dont la terre n'atteint pas la „demi-porta”, minimum de la base d'imposition. Ce grand contingent des „pauvres” fait voir que pendant les 300–400 années qui s'étaient écoulées depuis les débuts de la colonisation, il était impossible de créer dans ce comitat à la population si dense (sauf les régions montagneuses), de nouvelles terres serves pour satisfaire, aux exigences des serfs toujours plus nombreux et qu'en conséquence on devait recourir au morcellement progressif des terres existantes. Ce processus qui en défaut d'une industrialisation quelque peu considérable, amena inévitablement la baisse du niveau matériel de la population, faisait des progrès rapides surtout dans les anciennes communes de la plaine. C'est là que la population était la plus dense que nombre des „pauvres” dépassait 60–70 p. c.

Voici des chiffres pour l'origine des noms de serfs attestés entre 1565–74: hongrois: 1371, slave: 61, allemand: 24, turc: 6, roumain: 5, incertain: 308. Ces chiffres n'indiquent en réalité que des évaluations minima étant donné qu'aussi les 308 noms considérés comme incertains sont à classer dans la plupart des cas parmi les noms slaves, au sud de l'Avas parmi les noms roumains. Le pourcentage des Roumains atteint un chiffre peu élevé ce qui résulte du mélange de ce peuple avec les Slaves. Les formes douteuses, conformément à nos principes de classement, doivent être rangées parmi les noms de caractère incertain.

Comme entre 1565–74 86 p. c. des serfs habitaient la plaine qui avait fidèlement gardé son caractère hongrois, le pourcentage fort élevé des serfs au nom hongrois n'est qu'un phénomène trop naturel. Dans cette région il y a des communes

où tous les serfs sans exception portent un nom d'origine manifestement hongroise. Le pourcentage de l'élément magyar est un peu plus élevé sur la rive gauche de la Tisza et dans la vallée qui s'y attache que sur la rive droite. Cette différence peut être ramenée au fait que c'est probablement sur la rive droite qu'il faut chercher les débris de l'ancienne population slave, qui avait été absorbée par les Hongrois mais dont le souvenir s'est maintenu dans les dénominations des rivières et des ruisseaux. Dans la plaine, à l'immense majorité (80–90 p. c.) des noms hongrois ne s'oppose qu'une couche assez, mince (10–20 p. c.) de noms incertains, ce qui dans la vie réelle est une différenciation à peine perceptible. Dans les régions montagneuses, on trouve 40.5 p. c. de noms hongrois en pays ruthène, et 32.7 p. c. en pays roumain. Ces chiffres s'accordent à tous les égards avec nos constatations relatives à l'importance de l'élément hongrois dans l'histoire de ces colonisations.

La pénétration des Ruthènes vers la plaine – abstraction faite des 3 communes mentionnées plus haut – n'était pas encore considérable en 1565–74. L'expansion du roumanisme est encore plus restreinte. Le nombre minime des noms allemands semble prouver que l'absorption de la population saxonne des quatre communes „hospitales” était près de s'achever. La disparition de ces quatre îlots linguistiques fut donc le seul changement plus considérable qui eut lieu dans les régions allogènes du comitat UgoCSa dès le commencement des colonisations jusqu'à la seconde moitié du XVI^e siècle.

Pour avoir une idée de la valeur réelle des forces ethniques agissant sur le territoire du comitat il faudrait tenir compte aussi de la masse importante des petits nobles sans domaine qui s'ajoute tout entière au pourcentage de l'élément magyar. Malheureusement nous n'avons aucun renseignement sur leur nombre au XV^e siècle et tout ce que nous pouvons établir c'est qu'à cette époque il existait 165 noms de famille différents parmi la petite noblesse. Comptant deux familles sur chaque nom on arrive à évaluer un chiffre approximative de 300–330 qui se partageait parmi 18 villages habités en partie, et 8–10 villages habités presque exclusivement par la petite noblesse. Si l'on ajoute cette masse nullement négligeable à celle de la paysannerie, on assure une telle prépondérance pour l'élément hongrois qu'en comparaison de celui-ci, la couche à peine cristallisée des éléments ruthène et roumain paraît n'avoir qu'une importance fort réduite.

Deux siècles plus tard, les relevés statistiques de 1775 permettent déjà d'observer des changements importants. En ce qui concerne les propriétaires, les Perényi continuent à avoir pour eux environ 47 p. c. des serfs du comitat et aussi les

grandes propriétés des Gutkeled et des Hontpázmány, possédées en partie par des descendants en ligne féminine gardent leurs anciennes proportions. En revanche le domaine des Káta se trouve déjà complètement morcelé et partagé parmi les divers héritiers en lignes féminine. C'est pourquoi en 1775 il y a 56 propriétaires ayant sur leurs terres de 5 à 50 serfs, tandis qu'au XVI^e siècle la même catégorie n'avait compte que 16 propriétaires. Parmi ces familles de propriétaires moyens dont le nombre s'est considérablement accru au cours des deux siècles il n'y a qu'une seule qui ait figuré dans la même catégorie déjà au XVI^e siècle, puisque toutes les autres sont des familles d'immigrés venus en Ugocsa par des relations d'héritage en ligne féminine et originaires des autres régions du pays, notamment des comitats voisins. Aussi parmi les petits propriétaires on observe des changements analogues: en 1775 leur nombre s'élève jusqu'à 114 (en 1565–74: 56!) et parmi eux il y a également des nouveaux-venus.

Le nombre des petits nobles sans domaine était 296 en 1670, 199 en 1743 et 165 en 1774–5. Cette diminution numérique correspond parfaitement à la réalité des faits et elle s'explique non seulement par les ravages que les habitants devaient endurer au cours de ces siècles orageux, mais encore par le contrôle des diplômes de noblesse au XVIII^e siècle. Par suite de ces mesures, nombre de petits nobles appauvris qui rarement avaient à leur disposition des preuves documentaires plusieurs fois séculaires, furent dépossédés et privés de leur noblesse. Pour citer un exemple, toute la noblesse „curiale” de la commune de Csoma fut dépouillée de ses terres et de ses privilèges en conséquence de quoi les anciens habitants devaient disparaître pour céder ce village ancestral de la petite noblesse aux serfs ruthènes du nouveaux seigneur.

Durant les deux siècles aussi la petite noblesse sans domaine subit des changements profonds. En dehors de ses territoires proprement dits elle gagna de terrain surtout dans l'ancien domaine des Hontpázmány. Au XVIII^e siècle six villages fondés par les Hontpázmány étaient habités par 181 familles de serfs et 100 familles de petits nobles avec ou sans domaine.

Cependant l'expansion de la petite noblesse n'eut pas lieu partout dans la même mesure; il y avait des villages où ce processus s'était complètement arrêté. Pour citer un exemple, à Farkasfalva, les familles nobles vivaient au XVI^e siècle encore sous 16 noms divers, tandis qu'en 1670 les petits nobles possesseurs d'un seul fonds ne figurent que sous 4 noms, à côté des serfs dont le nombre est déjà considérable. Le processus se poursuit et au XVIII^e siècle il n'y a plus dans cette commune qu'une ou deux familles Farkas (en tant que propriétaires)

et des serfs. L'autre cas extrême est représenté par les „villages des nobles” où, en dehors de quelques manants, la paysannerie fut supplantée par les gentilshommes y amassés dont les conditions de vie, malgré leurs privilèges, étaient bien inférieures même à celles des serfs. A cet égard ne suffit-il pas de rappeler qu'à Dabolca 27 familles nobles n'avaient en 1743 que 10 boeufs, 9 vaches, 5 pores et 15 „küböl” (cubuli) de terres à semer.

Pendant l'époque qui va de 1565–74 à 1775, on peut donc constater des changements remarquables dans les conditions ethniques du comitat. Aussi les faits historiques ne manquèrent pas d'agir sur l'évolution démographique. Quoique la conquête ottomane n'ait jamais atteint ce comitat, les conséquences des longues guerres turco-magyares pesaient gravement sur la population dont la terre fut plusieurs fois traversée par les armées des belligérants. C'est surtout pendant 60 années qui s'étendent de la campagne polonaise (1657) et tartare (1661) jusqu'à l'invasion des Tartares en 1717, que cette région souffrit des pertes presque irréparables. Pour l'invasion de 1717, nous disposons même de données numériques. L'année mongole amena en captivité 562 gentilshommes et 902 paysans dont seulement 363 gentilshommes et 498 paysans pourront revenir plus tard.

La perte de 199 gentilshommes et de 404 paysans était d'autant plus sensible car depuis la seconde moitié du XVI^e siècle la population du comitat allait se diminuant. Cette diminution continue peut être observée aussi dans l'histoire des 28 villages assujettis à la dîme; en 1580 il y avait là encore 1188 paysans décimables, mais plus tard ce chiffre se réduit graduellement: 1590: 959, 1600: 920, 1610: 829, 1620: 822, 1631: 841, 1638: 829, 1663: env. 600, 1670: env. 700, 1680: env. 600, 1689: 619, 1715: 330, 1716: 314. Les terres abandonnées sont aussitôt occupées par de nouveaux colons mais ceux-ci à leur tour, réussissent difficilement à se fixer au sol. On y assiste à des fluctuations continues et les 1054 serfs qui sont cités dans la „regnicolaris conscripta” de 1715 (un an avant la seconde invasion tartare) appartiennent en grande part à cet élément encore peu lié à la glèbe. Quoiqu'il en soit, en comparaison du chiffre 1634 (1565–74), ces 1054 serfs marquent une diminution des plus sensibles.

Après l'invasion de 1717, le comitat voit enfin des jours plus paisibles. C'est l'époque de la régénération qui tâche de faire disparaître les ravages dûs à 150 ans si lourds d'amers souvenirs. Grâce à ces efforts de réparation la paysannerie augmente et en 1775, quand on relève lors de la régularisation des censives, ordonnée par Marie-Thérèse, un contingent de

2767 serfs, son nombre dépasse de loin les données statistiques de 1565–74.

Parmi ces 2767 chefs de familles de serfs, il y a 1766 serfs ayant une terre, 771 manants, 225 manants sans maison et 5 d'autres. La répartition de ces chiffres montre nettement que même la stratification sociale de la paysannerie est, malgré une augmentation de 70 p. c. mieux proportionnée qu'auparavant. Malheureusement ces apparences sont trompeuses en ce sens qu'en 1565–74 les listes n'embrassent que les serfs ayant un minimum de terre correspondant à une „demi-porta”, tandis qu'en 1775 le minimum de la base d'imposition est réduite à la huitième partie d'une „porta.” Comme en 1775 on n'a divisé que 608 terres serves (à raison de 20–22–24 arpents, selon la qualité du sol, y compris aussi les morceaux inférieurs à une huitième qui sont restés pour les manants) la moyenne d'une terre serve par rapport au nombre total des serfs et des manants, est moins d'un quart. Le manque de terres était d'autant plus grave car pendant les deux siècles précédents le système des métairies s'était fort développé aussi bien dans les grandes propriétés que dans les moyennes. Pour en avoir une idée, rappelons qu'avant la patente de la reine relative aux censives l'élément principal de la prestation était la corvée. Dans la plupart des cas les serfs travaillaient pour le seigneur du printemps à l'automne mais ils n'étaient pas obligés à la prestation de la neuvième partie des produits agricoles et même le cens avait un caractère plutôt symbolique. Cette substitution de la prestation en nature par la corvée ne peut trouver son explication que dans le développement du système des métairies et le besoin d'avoir un nombre plus grand de travailleurs ce qui est, au moins en partie, en rapport avec l'exploitation des terres serves abandonnées.

En ce qui concerne la répartition géographique des serfs, on ne peut observer des divergences plus considérables que dans la démographie des deux régions montagneuses. Tandis qu'en 1565–74 il n'y avait là que 217 serfs, en 1775 on y trouve un contingent de 1023 de sorte que l'augmentation relevée en 1775 se partage presque entièrement entre ces deux pays du montagnes.

Ces conditions ethniques, plus favorables dans les montagnes que sur la plaine, sont dues avant tout au fait que les dangers qui causaient tant de pertes dans le comitat, menaçaient sur tout les habitants de la plaine établis le long des voies de communication et de beaucoup moins les montagnards qui pouvaient toujours chercher refuge dans les vastes forêts. Il suffit de rappeler que lors de l'invasion tartare de 1717, sur 404 serfs amenés en captivité il n'y avait que 56 montagnards malgré

qu'à ce temps-là presque la moitié de la paysannerie habitât en pays de montagnes. Aussi ces 56 serfs perdus se partagent 8 villages tandis que les autres 19, dont les habitants s'étaient cachés dans les forêts, ont échappé complètement au danger.

Ces divergences profondes entre les circonstances topographiques et stratégiques des habitants de la plaine et de la montagne font déjà voir les causes de la diminution de l'élément hongrois et du renforcement des nationalités et avant tout des Ruthènes. Tandis qu'en 1565–74 les serfs au nom hongrois forment un contingent de 77 p. c. et que ceux au nom slave ne constituent qu'une couche mince de 3 p. c. en 1775 le pourcentage des Hongrois retombe à 37 et celui des Slaves s'élève à 28 p. c. Dans la plaine où jadis les Hongrois avaient fondé tant de villages, ils restent maintenant en minorité en 24 villages sur 39. Comme la plupart de ces communes se trouvent près de la Tisza, elles étaient naturellement mieux exposées aux ravages des Turcs. Les villages où l'élément hongrois réussit à garder sa position primitive, sans faire pourtant des progrès, sont situés au nord et au sud de la plaine ou les nappes marécageuses fonctionnaient comme de bons isolements vis-à-vis des dangers menaçants. Ce qui est plus grave, c'est que dans 24 villages de la plaine les chiffres semblent être intervertis: en 1565–74 il y avait là 789 serfs magyars et 172 non-magyars, tandis qu'en 1775 les serfs magyars ne sont qu'au nombre de 377, le nombre des non-magyars s'élevant jusqu'à 725.

Dans les villages de la plaine où l'élément hongrois est tombé en minorité par suite des pertes de 1657 et de 1661, les anciens noms hongrois deviennent de plus en plus rares pour céder leur place aux noms nouveaux d'origine ruthène. Dans quelques dizaines d'années ce processus touche à sa fin. Déjà en 1668 un document relatif à deux villages situés près de la Tisza fait mention des „Ruthènes étrangers venus pour remplacer les serfs hongrois qui avaient péri par suite de la peste et des invasions païennes.” La diminution de la paysannerie hongroise de la plaine est due entièrement aux ravages causés par les forces extérieures et nullement à la baisse de la reproduction naturelle. Nous avons quelques conscriptions de l'époque où le nombre des fils de chaque serf est indiqué, et qui nous montrent nettement que rien ne permet de recourir à cette hypothèse si peu vraisemblable. Aussi parmi les serfs qui portaient un nom hongrois, l'échange des nationalités fut rapide surtout là où l'élément hongrois était déjà en minorité. Les nouveaux serfs hongrois venaient généralement des régions magyares des comitats voisins: du Bereg et du Szatmár. Dans les communes où les Hongrois formaient la minorité de la population, on parlait d'habitude deux langues: celles des

colons récemment venus et celle de la minorité qui était protégée aussi par la priorité de l'incolat et sa position plus favorable.

Les colons venus pour remplacer les Hongrois péris par suite de ces ravages extérieurs, étaient presque exclusivement des Ruthènes. Comme les Hongrois avaient souffert aussi ailleurs des pertes analogues à celles d'Ugocsa, ils étaient incapables de combler les lacunes qui venaient de se créer dans la population de ce comitat, d'autant moins car d'autres régions du pays leur offraient de meilleures possibilités de colonisation. En revanche le ruthénisme s'était déjà depuis longtemps aggloméré dans les montagnes des Karpathes. Protégée non seulement par la reproduction naturelle mais aussi par la venue fréquente de nouveaux contingents transkarpathiques, cette population considérablement accrue, loin de borner son territoire aux régions montagneuses, tâcha de prendre possession aussi de la plaine, où tant de terres serves avaient été abandonnées. Les noms de famille d'origine toponymique permettent d'établir que la plaine fut peuplée avec des Ruthènes venus soit des montagnes du comitat, soit de Bereg et de Mármaros, grands réservoirs des masses ruthènes.

Le roumanisme garda par contre les cadres primitifs de ses colonies dans les montagnes Avas. Son nombre s'est également accru, mais dans cette région si éloignée de son centre ethnique, il n'avait pas la même force d'expansion qui tenait sans cesse en mouvement les masses des Ruthènes, les poussant de bonne heure jusqu'aux établissements roumains de l'Avas.

Pendant ces deux siècles (de 1565–74 à 1775), les anciens colons saxons ont disparu sans laisser de traces. Les 28 familles allemandes qu'on rencontre dès le XVIII^e siècle à Túrterebes, à l'angle du sud du comitat, proviennent d'une colonisation fort récente, pareille aux autres colonisations du XVIII^e siècle.

Vers le milieu du même siècle on rencontre sur le territoire du comitat aussi 19 familles juives dont le berceau est à chercher au-delà des Karpathes, dans les ghettos de Pologne et de Russie. Quoiqu'à cette date-là l'infiltration des Juifs soit encore à ses débuts, elle ne tardera pas à faire plus tard des progrès rapides à tel point qu'en 1919 sur un total de 91.755 habitants il y aura 11.850 Juifs.

Pour terminer voici la répartition de la population selon les diverses langues nationales en 1910, date du dernier recensement hongrois: Hongrois 46.5 p. c., Ruthènes 37.5 p. c., Roumains 10.6 p. c., Allemands (Juifs) 5.1 p. c., autres 0.3 p. c. Cette proportion correspond à peu près à la situation de 1775; depuis, on ne peut signaler aucun changement d'une importance décisive. En 1775 le pourcentage des serfs au nom hongrois n'est

que 38, mais la différence de 38 à 46 s'explique fort bien non seulement par la diversité de la base de division (là: origine ethnique du nom; ici: langue maternelle), mais aussi par l'addition de la petite noblesse avec ou sans domaine qui n'était pas comprise dans le pourcentage de 1775. L'assimilation des Ruthènes aux Hongrois qui pouvait avoir lieu dans certains villages, ne modifiait pas sensiblement ces proportions car elle était contrebalancée par la prépondérance et la force assimilatrice des Ruthènes montagnards. Toutefois le hongrois qui était jadis la seule langue parlée de ce comitat et qui était généralement connu aussi après les premiers siècles de la colonisation des Ruthènes et des Roumains, gardait sa priorité traditionnelle même après le nivellement qui devait avoir lieu dans les dernières 150 années; en 1910 elle était parlée par 54.230 habitants, soit par un contingent de 59 p. c. sur la population totale du comitat.

Le traité de Trianon, comme nous l'avons rappelé au début de ce résumé, ne laissât aucune âme à la Hongrie sur le territoire du comitat UgoCSa.